

Également disponible en version poche :

Nos cicatrices

Rose Matthews

Les pages
de
notre histoire

Autoédition

Cette histoire est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé est purement fortuite.

© Rose Matthews, 2023 (France). Tous droits réservés.

Crédits Photos : ©ridofranz

ISBN : 9791042411619

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

« Si nécessaire, moi aussi je te raconterai notre histoire
jour après jour pour que tu te souviennes de nous... »

.1.

Je n'oublierai jamais ce jour. Le temps était aussi maussade que mon humeur. À vrai dire, je considérais cette journée comme l'une des pires de mon existence. Rien ne s'était déroulé comme prévu. Je roulais désormais à vitesse modérée sur l'autoroute, les yeux baignés des larmes que je n'arrivais pas à contenir. Avec la même régularité que les essuie-glaces qui balayaient le pare-brise pour évacuer les trombes d'eau qui tombaient du ciel, je venais les sécher avec mes mains afin de garder un maximum de visibilité. Et ce n'était pas peu dire. On n'y voyait pas à plus de dix mètres. J'aurais dû me sentir chanceuse d'être à l'abri dans ma petite 106 bleue, qui devait avoir le même âge que moi, à peu de chose près. Elle me coûtait cher en entretien et j'avais le projet de la changer, mais mon maigre salaire ne me le permettait pas, à l'époque. Il se volatilisait en grande partie dans le paiement du loyer et des factures, et le reste dans les

dépenses quotidiennes : l'alimentation, les vêtements, les imprévus. Et à ce moment-là, je craignais surtout de me retrouver endettée. On venait de me voler mon portefeuille dans un pays étranger, et j'ignorais tout de la conduite à tenir. J'étais paniquée. Je pense que c'est pour cette raison que je n'ai pas fait attention aux premiers signes. Ma voiture cahotait, mais je croyais que c'était à cause du mauvais état de la route, rendue glissante par ce déluge. Pourtant, au bout de quelques kilomètres, j'ai été obligée de me rendre à l'évidence : c'était de pire en pire et mon véhicule penchait dangereusement sur le côté droit. Affolée, je me suis garée sur la bande d'arrêt d'urgence. On m'avait toujours dit d'éviter de le faire, sauf en cas de panne majeure, mais il m'a semblé que, cette fois-ci, c'était le cas. J'ai redoublé de vigilance pour quitter le cocon protecteur de ma voiture et il ne m'a fallu qu'une seconde pour me retrouver trempée comme une souche. J'ai fait le tour du véhicule, dont les warnings clignotaient pour indiquer ma présence aux autres conducteurs, et j'ai découvert avec effarement que mon pneu arrière droit était complètement à plat. J'avais même dû parcourir quelques mètres sur la jante, vu son état. Le choc passé, une violente colère m'a envahie. J'ai donné un coup de pied dans la roue en hurlant :

— Mais quelle journée pourrie !

Les mains sur la tête, repoussant mes cheveux trempés qui virevoltaient en raison du souffle du vent, mais aussi de celui des camions qui roulaient à pleine vitesse à quelques mètres de moi, j'ai éclaté en sanglots, une fois de plus. Le stress me paralysait, je me demandais ce qu'il fallait que je fasse, quelle était ma priorité. Rester en vie me paraissait être une bonne idée, même si j'ignorais combien de temps je pourrais survivre au bord de cette autoroute hautement fréquentée, sous cette pluie diluvienne, avec la nuit qui tombait. Mon cœur a bondi dans ma poitrine quand j'ai constaté qu'une voiture s'arrêtait juste devant la mienne. Devais-je me réjouir d'obtenir de l'aide ou craindre qu'un psychopathe s'en prenne à moi ? Si cette personne avait dans l'optique de me détrousser, elle risquait d'être déçue : je n'avais plus rien à voler. Et si elle avait prévu de me tuer, je devais me rendre à l'évidence : je ne pourrais pas lui échapper. On récupérerait mon corps d'ici quelques jours sur le bas-côté, lorsque les employés autoroutiers viendraient s'occuper de ma petite 106 abandonnée au milieu de nulle part.

J'ignorais alors que ma vie allait basculer à cette seconde précise.

Que j'allais te rencontrer, toi.

Tu es sorti de ton imposant crossover dernier cri et m'as rejointe en courbant les épaules, comme pour tenter de te soustraire à cette pluie pénétrante. Peine perdue ; tu t'es retrouvé tout aussi trempé que moi avant même d'arriver à ma hauteur.

— Vous êtes en panne ? m'as-tu demandé.

— Crevée, t'ai-je répondu.

C'était à prendre au sens propre comme au figuré. Tu m'as dévisagée quelques secondes tandis que mes larmes roulaient toujours le long de mes joues. Elles se mélangeaient à l'averse et j'ai nourri l'infime espoir que tu ne remarques pas que je pleurais. Tu as ensuite baissé les yeux et découvert l'état de mon pneu.

— Ah oui, quand même !

Je me suis sentie si honteuse que j'aurais aimé disparaître dans un trou de souris.

— Vous avez une roue de secours ?

J'ai hoché la tête, incapable de parler.

— Vous savez où elle est ?

Je t'ai dévisagé avec perplexité. Je n'en avais aucune idée. Tu as compris sans que j'aie eu besoin de l'exprimer.

— On va regarder dans le coffre, m'as-tu dit d'une voix douce qui m'a enveloppée comme une couverture en pilou.

À cet instant, je me suis sentie en sécurité, rassurée et soulagée. Sans perdre davantage de temps, je me suis dirigée vers le coffre, tu m’as suivie. Tu avais raison, la roue de secours était là, avec tout le matériel nécessaire à sa pose. Tu t’es alors tourné vers moi.

— Vous savez comment faire ?

J’ai secoué la tête, et mes sanglots ont redoublé d’intensité. Tu as poussé un long soupir, puis tu as posé une main sur mon épaule. J’ai sursauté. Toi aussi. Tu l’as retirée brusquement et tu as fait un pas en arrière. Puis tu as reporté ton attention sur ce qu’il y avait dans le coffre. Tu as ouvert le kit de sécurité, tu en as tiré deux gilets jaunes en exigeant que j’en enfille un, puis tu m’as imitée en endossant le second. Ensuite, tu as déplié le triangle et tu m’as demandé si je pouvais aller le placer un peu plus loin pour signaler notre position.

— En attendant, je vais m’occuper de la roue.

Apaisée, j’ai acquiescé et j’allais partir pour m’acquitter de ma tâche quand tu m’as attrapée par le bras.

— Soyez prudente. Restez bien sur la bande d’arrêt d’urgence et n’allez pas trop loin.

Nos regards se sont accrochés et j’ai pu lire de l’inquiétude dans le tien. Mon rythme cardiaque s’est emballé. J’ai de nouveau hoché la tête et me suis éloignée

pour déposer le triangle. J'ai compté une centaine de pas, puis l'ai posé au bord de la route, avant de revenir en direction de la voiture en trotinant. J'ai alors pris conscience que je ne pleurais plus. Ta présence, à défaut de changer quoi que ce soit à la situation inextricable dans laquelle je me trouvais, avait suffi à me rasséréner.

Quand je suis arrivée à la hauteur du véhicule, je t'ai retrouvé agenouillé devant la roue arrière droite. Je me souviens que j'ai été soulagée de ne pas avoir crevé de l'autre côté. Le contexte était assez dangereux comme ça.

Tout à tes réparations et sans doute à cause du bruit de la pluie et des automobiles qui passaient à côté, tu ne m'as pas entendue revenir. Mal à l'aise, je me suis approchée dans le but de t'avertir de ma présence.

— Ça se présente comment ?

Tu as relevé la tête vers moi et mon regard a été attiré par une marque noire sur ton front. Démonter la roue avait dû te demander un certain effort et tu t'étais essuyé avec tes mains sales. J'ai failli sourire, mais je me suis dit que ce n'était pas approprié. Je craignais que tu ne te vexes et que tu ne m'abandonnes à mon sort au bord de la route. Je ne savais pas encore que tu ne l'aurais jamais fait, que tu n'étais pas du genre à prendre la mouche ou à abandonner une demoiselle en détresse.

— J’ai fait le plus dur, m’as-tu répondu, avant de m’ordonner de me placer derrière la barrière de sécurité.

Je me suis exécutée sans discuter. Tu avais l’air de connaître la conduite à tenir dans cette situation périlleuse, alors j’ai décidé de te faire confiance. Satisfait, tu as poursuivi ton bricolage. Je ne t’ai pas lâché un instant du regard et j’avoue que j’en ai profité pour t’examiner. Tes cheveux noirs, bien qu’assez courts, ruisselaient de pluie et tu devais régulièrement essuyer tes yeux pour y voir plus clair. Tes vêtements étaient tout aussi imbibés. Tu portais un manteau gris sur un costume sombre et des chaussures de ville. Ta tenue n’était guère adaptée à la situation, mais tu ne t’en plaignais pas. Au moment où tu t’es retourné vers moi, tes iris ténébreux ont croisé les miens une nouvelle fois et tu m’as souri.

— Voilà, c’est fait. Il ne reste plus qu’à tout remballer.

Pendant que tu chargeais la roue cassée dans le coffre, je suis partie récupérer le triangle. La pluie avait cessé. Enfin.

Quand je t’ai rejoint, je t’ai remercié avec effusion.

— Je suis désolée, je ne peux même pas vous dédommager. On m’a volé mon portefeuille tout à l’heure.

À ce souvenir, les larmes ont envahi mes yeux. Encore. Mon menton s’est mis à trembler et j’ai détourné la tête en me mordant la lèvre pour ne pas éclater en sanglots.

J'aurais tout le temps de le faire d'ici quelques minutes, quand je serais à l'abri dans ma voiture, plus aussi vulnérable que sous le feu de ton regard brûlant. Tu m'as saisie par le coude et m'as entraînée de nouveau de l'autre côté de la barrière de sécurité. La seule différence, c'est que, cette fois, tu étais avec moi.

— Vous avez bloqué votre carte bleue ?

J'ai secoué la tête.

— Pas encore. C'est arrivé en Allemagne, et je n'ai pas de forfait international.

Une dépense supplémentaire qui n'entrait pas dans mon budget.

— Est-ce que vous avez récupéré le réseau français ?

J'ai compris à demi-mot que tu voulais que je vérifie sur mon portable. J'avais traversé la frontière depuis plusieurs kilomètres, mais je n'aurais jamais pris le risque de téléphoner en roulant.

— Oui, c'est bon.

— Alors appelez votre banque.

Tu me parlais sur un ton posé, ferme, mais pas méchant. Loin de là. Je voyais que tu t'inquiétais pour moi et j'en étais touchée. Je paniquais à l'idée que le voleur ait déjà vidé mon compte. Pas qu'il y ait grand-chose dessus, mais si tel était le cas, je n'aurais plus rien pour finir le mois. J'ai déverrouillé mon écran d'une main

tremblante et, comme mon banquier ne devait plus être à son bureau à cette heure-ci, j'ai téléphoné au numéro d'urgence que j'avais heureusement pris soin d'enregistrer au préalable, « au cas où ». L'homme qui m'a répondu a été efficace : il ne lui a fallu que quelques minutes pour bloquer ma carte et en commander une nouvelle. Je la recevrais d'ici quelques jours. En attendant, je devrais vérifier mes comptes et signaler tout achat que je n'aurais pas moi-même effectué afin de faire opposition. Après avoir raccroché, je me suis souvenue de ta présence à mes côtés. Tu étais là, à me fixer d'un air sérieux. Je me suis demandé pourquoi tu n'étais pas parti.

— Vous avez déclaré le vol de vos papiers à la police ? Une boule m'a obstrué la gorge, j'ai secoué la tête.

— Pourquoi ?

— Je ne parle pas allemand. J'étais paniquée. Je suis rentrée en France directement.

— Il faut aller au commissariat sans tarder, m'as-tu dit. Tu as sorti ton propre portable, bien plus récent que le mien, et tu as cherché le poste de police le plus proche.

— Vous avez un GPS ? m'as-tu encore questionnée.

J'ai réprimé un gloussement. Est-ce que j'avais une tête à en posséder un ?

— Non, ai-je soupiré.

— Vous n'aurez qu'à me suivre, je vais vous y conduire.

J'ai hésité à te demander pourquoi tu ferais ça, mais je craignais toujours que tu me laisses me débrouiller. Ton soutien avait à mes yeux une valeur inestimable, même si tu ne t'en rendais sans doute pas compte.

— Pour la roue, pensez à la faire réparer rapidement.

J'ai acquiescé tandis que tu t'éloignais d'un pas vif en direction de ton véhicule. Avant de monter dedans, tu t'es retourné vers moi.

— Il va falloir accélérer brutalement quand on va se réengager dans le trafic. Gardez vos feux de détresse allumés jusqu'à ce que vous ayez pris assez de vitesse.

— D'accord.

Je t'étais encore plus reconnaissante pour tes conseils pratiques. Tu avais dû deviner que cette situation me dépassait totalement et que c'était la première fois que ce genre de pépin m'arrivait. Déjà là, alors qu'on ne se connaissait pas, tu as pris soin de moi comme personne ne l'avait fait avant toi.

.2.

Je t'ai suivi sur plusieurs kilomètres, même quand tu as pris une sortie en direction d'un patelin au nom imprononçable, ce qui m'a fait ricaner. *Bienvenue en Alsace.*

Nous avons traversé deux villages avant que tu ne te gares devant un commissariat de police. J'ai stationné ma 106 un peu plus loin. Je ne voulais pas qu'elle soit juste à côté de ta voiture. Notre différence de mode de vie n'en aurait été que plus flagrante. J'imaginai que tu devais être quelqu'un qui gagnait bien sa vie. Belle voiture, portable dernier cri, costume-cravate... Tu avais beaucoup de prestance, j'en étais tout intimidée. En comparaison, avec mon jean et mes baskets détrempés, sans compter mon téléphone que j'avais acheté d'occasion sur Leboncoin, j'avais l'air d'une adolescente attardée, ou misérable, tout dépend du point de vue. Mes cheveux bruns étaient retenus en une queue de cheval basse et dégouлинаient dans mon dos. Je me doutais que

mon maquillage avait disparu sous les flots de larmes et de pluie qui s'étaient abattus sur mon visage au cours de cette dernière heure. Mes yeux étaient sans doute rouges et gonflés. Je me demandais ce que tu pensais de moi. Je devais vraiment te faire de la peine pour que tu me prennes sous ton aile de cette manière. Et malgré moi, j'en ai éprouvé une grande honte. J'aurais préféré te rencontrer dans des conditions plus favorables, qu'on m'avertisse, que je puisse m'y préparer, afin de me montrer, si possible, sous mon meilleur jour. Mais on ne pouvait pas réécrire l'histoire, n'est-ce pas ?

Tu es sorti de ton véhicule quand je me suis approchée. Je t'ai adressé un sourire crispé, terrorisée à l'idée de ce qui m'attendait alors. J'aurais aimé qu'on m'accompagne, qu'on me soutienne. J'avais beau avoir 20 ans, à cette seconde précise, je n'étais qu'une gamine apeurée.

— Bon... eh bien, merci beaucoup pour toute l'aide que vous m'avez apportée. Je crois qu'aucun mot ne suffirait à vous exprimer ma reconnaissance.

Tu as balayé ma remarque de la main.

— Je n'ai pas fait grand-chose.

— Vous m'avez juste sauvé la vie, ai-je insisté. Sans vous, je serais certainement encore au bord de l'autoroute en train de pleurer. Ou morte.

Tu m'as lancé un regard effaré.

— Morte ?

— Oui, si un tueur en série s'était arrêté pour s'occuper de moi.

Un éclair de soulagement a illuminé ton visage. J'ai compris que tu avais imaginé le pire. Je devais t'inspirer davantage de pitié que je ne le pensais, si tu me croyais capable de me jeter sous les roues d'une voiture. J'étais au bout du rouleau, mais pas anéantie au point d'en finir avec la vie. Je partais du principe que quand on touchait le fond, on ne pouvait que rebondir. Un jour ou l'autre. Du moins, je l'espérais, sinon, j'étais mal...

Tu m'as alors souri, et mon cœur a vacillé.

— Ravi de vous avoir sauvé la vie, dans ce cas.

J'ai souri à mon tour. Ton regard a fixé ma bouche, puis est remonté jusqu'à s'ancrer au mien. Tu as eu l'air embarrassé et tu t'es détourné en te frottant le menton. Le moment des adieux était arrivé.

— Rentrez bien, t'ai-je salué avant de me diriger vers l'entrée du commissariat.

L'heure suivante a été un cauchemar. L'agent qui a pris ma déposition, un blondinet d'une trentaine d'années qui pensait sûrement que l'uniforme faisait fantasmer toutes les filles, vu sa manière de fanfaronner devant moi, m'a passé un savon. J'aurais aimé que tu sois à mes côtés, et cette pensée était d'autant plus déroutante

que je ne te connaissais pas. On venait à peine de se quitter que tu me manquais déjà. D'après l'agent, j'aurais dû porter plainte en Allemagne, même si je ne parlais pas un mot d'allemand. Au bout d'un moment, je me suis mise à pleurer, exténuée par cette journée qui n'en finissait pas et cette leçon de morale dénuée de compassion. Mon comportement l'a dérouté, si bien qu'il a terminé de boucler le dossier en moins d'un quart d'heure. Après quoi, j'ai enfin obtenu l'autorisation de rentrer chez moi.

Je suis sortie du poste de police d'un pas incertain, harassée de fatigue. C'est alors que j'ai découvert que tu étais toujours là. Assis derrière ton volant, tu ne m'as pas quittée des yeux jusqu'à ce que j'arrive à ta hauteur. Tu es resté à l'intérieur et tu t'es contenté de baisser la vitre, permettant à l'air chaud de s'échapper de l'habitacle. Tu avais mis le chauffage pour ne pas attraper froid en m'attendant. Je n'avais plus la force d'amorcer une conversation, alors tu t'en es chargé.

— Comment ça s'est passé ?

J'ai haussé les épaules.

— J'ai eu droit à une belle réprimande, mais il m'a délivré un récépissé pour que je puisse faire renouveler tous mes papiers.

Tu as paru satisfait.

— Vous n’êtes pas rentré ?

— Je n’étais pas certain que vous arriveriez à retrouver votre chemin..., m’as-tu avoué.

J’ai penché ma tête, à la fois touchée que tu t’inquiètes encore pour moi et mortifiée que tu me croies si incompétente.

— Je ne sais pas changer une roue, mais je suis capable de lire les panneaux, ai-je répliqué. Je suppose qu’il doit y en avoir un ou deux qui indiquent l’autoroute.

Un petit sourire en coin a étiré tes lèvres, attirant mon regard par la même occasion. Je me suis forcée à relever les yeux.

— Je ne voulais pas vous vexer, désolé.

— Ce n’est pas le cas, rassurez-vous.

Un bâillement m’a prise par surprise. Tu m’as dévisagée d’un air d’autant plus soucieux.

— Vous êtes en état de conduire ?

— Je mettrai la radio pour me tenir éveillée.

C’est alors que mon téléphone a sonné. Je l’ai sorti de mon sac pour aviser qui tentait de me joindre à cette heure tardive. Quand j’ai vu le nom de mon amie, j’ai ignoré l’appel en ricanant. Ce n’était vraiment pas le moment.

— Vous ne répondez pas ? t’es-tu étonné.

— Je ne suis pas d'humeur, non. C'est un peu à cause d'elle que je me retrouve dans cette situation, alors...

Tu as froncé les sourcils, mais ta bonne éducation t'a retenu de me poser la question qui te brûlait les lèvres. J'ai soupiré, avant de t'expliquer :

— C'est une amie. Je suis allée en Allemagne afin de me trouver une robe pour son mariage, qui a lieu dans quelques semaines. Si elle m'appelle, c'est parce qu'elle veut sans doute me demander un service, et je crains de l'envoyer sur les roses, ce soir. Alors, je préfère la contacter demain, quand je serai dans le bon état d'esprit, celui qui me permettra d'accéder à sa requête.

— Je vois... J'en conclus que vous n'avez pas trouvé de robe...

Je me suis esclaffée.

— Je reviens sans robe, sans portefeuille et avec une roue crevée... J'ai tout gagné.

Ma réflexion se voulait ironique ; pourtant, j'ignorais encore à quel point elle était juste. Sans cette crevaision, tu ne te serais jamais arrêté pour m'aider et ta route n'aurait jamais croisé la mienne. Ton regard m'a fait comprendre que tu en avais pris conscience avant moi. C'était un message subtil, qui n'a pas franchi la barrière de tes lèvres.

— J'ai une idée, as-tu déclaré en tendant la main dans ma direction.

Je l'ai observée, déstabilisée, sans savoir ce que tu attendais de moi, avant de comprendre que tu voulais que je te donne mon téléphone. Je me suis exécutée, incapable de réfléchir. Tu me l'as rendu un instant plus tard.

— Mettez le kit mains libres. Je vais vous tenir compagnie jusqu'à ce que vous soyez rentrée chez vous...

J'ai papilloté des paupières, stupéfaite, avant de me souvenir que je n'avais pas de kit mains libres. Quand je t'en ai fait la remarque, tu as ri.

— Le haut-parleur devrait suffire. Seulement, veuillez à ne pas vous faire arrêter par les gendarmes.

— Il ne manquerait plus que ça, ai-je grommelé, ce qui t'a d'autant plus amusé.

Je suis retournée dans ma voiture, grelottant de froid, et je t'ai imité en poussant le chauffage à fond. Une seconde plus tard, mon portable sonnait. Le prénom Frédéric s'affichait sur l'écran. J'ai décroché, le sourire aux lèvres.

— C'est donc ainsi que vous vous appelez.

Je t'ai entendu glousser alors que tu t'engageais sur la route. Je t'ai suivi.

— Veuillez excuser ma manière peu courtoise de me présenter. J'aurais pu commencer par là.

— C'est certain. Et sous quel nom avez-vous enregistré mon numéro ?

— Pour l'instant, aucun. Je garde espoir que vous me le révéliez au cours de la conversation.

— Et si ce n'est pas le cas ?

L'obscurité et la distance m'enhardissaient, je flirtais effrontément avec toi, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant.

— Je vous enregistrerai sous le pseudo « la fille qui a crevé sur l'autoroute ».

Je me suis esclaffée.

— C'est pas mal. Vous pourriez aussi choisir « la fille qui s'est fait voler son portefeuille ».

Seul le silence m'a répondu. Quand tu as repris, un peu plus tard, j'ai compris que c'était parce que tu étais concentré sur la route :

— À la prochaine intersection, je vais continuer tout droit, mais vous, vous devez tourner à droite pour regagner l'autoroute.

— D'accord.

C'était donc à cet instant que nos chemins se séparaient. Nos voitures se sont éloignées l'une de l'autre alors que nous étions encore en communication. Du moins, c'était ce qu'il me semblait, mais tu ne parlais plus.

Je me suis concentrée pour m'engager sur la voie rapide, moins fréquentée qu'un peu plus tôt.

— Vous habitez où ? m'as-tu soudain demandé.

— À Mulhouse, et vous ?

J'aurais juré avoir entendu un soupir de soulagement de ton côté. Étais-tu heureux que je vive dans la région ?

— À Geispitzen.

Ce nom m'a fait rire. J'aurais été incapable de le prononcer. Alors que le silence revenait, j'ai décidé de me présenter à mon tour.

— Je m'appelle Chloé.

— Enchanté de vous avoir rencontrée, Chloé, en dépit des circonstances.

— Moi aussi.

Ma réponse n'était qu'un souffle. La sensation qui m'étreignait était indéfinissable. Tu n'étais qu'un inconnu, mais depuis la seconde où tu t'étais arrêté pour m'aider au bord de la route, tu ne m'avais pas lâchée. Et à cet instant, tandis que j'atteignais presque ma destination, j'étais toujours en train de discuter avec toi. Mais j'avais conscience que cette discussion allait bientôt prendre fin et je n'en avais aucune envie.

— Vous savez que vous êtes censé me parler, pour que je ne m'endorme pas..., t'ai-je rappelé.

— Oui, c'est vrai. Où êtes-vous ?

— Je viens de prendre la sortie qui mène à mon quartier.

— Vous êtes bientôt arrivée...

— Oui.

— Alors, dites-moi, Chloé... Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Vous êtes encore étudiante ?

— Non. Je travaille.

— Dans quoi ?

Tu avais l'air vraiment curieux.

— Dans le commerce.

— Impossible de vous montrer plus vague..., t'es-tu esclaffé.

J'ai soupiré, un peu gênée. Je crois que je craignais que tu ne me trouves sans intérêt, mais je t'ai quand même dit la vérité.

— Je suis vendeuse dans une boulangerie.

— Je vais pouvoir vous enregistrer sous « Chloé la boulangère ».

J'ai souri, même si tu ne pouvais pas me voir, et je me suis retenue de te préciser que je ne faisais que vendre le pain, je ne le fabriquais pas. Au même instant, j'ai coupé le contact.

— Voilà, je suis arrivée, et vous ?

Il y a eu un petit silence embarrassé.

— Je suis garé devant chez moi depuis un bon quart d'heure. Les voisins vont bientôt râler parce que mon moteur tourne toujours.

— Pourquoi vous ne l'avez pas éteint ?

— Je ne voulais pas mettre fin à cet appel. Je vous avais promis que je vous tiendrais compagnie jusqu'à ce que vous soyez rentrée.

— C'est le cas, maintenant.

— Je sais.

Tu étais déçu, je le percevais. Je l'étais tout autant, mais je me consolais en me disant que nous avions échangé nos numéros et que nous pourrions éventuellement nous recontacter à l'avenir.

— Alors je vous laisse rentrer chez vous. Merci encore pour tout ce que vous avez fait pour moi ce soir, Frédéric.

— Ce fut un plaisir, Chloé.

Parce qu'il fallait bien que l'un de nous le fasse, j'ai raccroché la première. La gorge nouée, j'ai parcouru les quelques mètres qui me séparaient de mon immeuble.

Ce soir-là, quand je me suis couchée, au lieu de me remémorer tous les drames qui m'étaient arrivés au cours de la journée, je n'ai songé qu'à toi. Je me suis endormie le sourire aux lèvres. Ces moments d'échange avec toi m'avaient rendue heureuse.

.3.

La première chose que j'ai faite, le lendemain matin, ça a été de regarder mon téléphone. Mon optimisme a vite laissé place à la déception. Je n'avais aucun message en attente. Je me suis morigénée d'avoir espéré que tu penserais à moi, que je te manquerais, que tu me contacterais. Quelle idiote j'étais ! Tu avais ta vie, sans doute bien remplie. Je n'osais pas l'imaginer. Ou plutôt, je ne me la représentais que trop bien : un joli petit pavillon à la campagne, une femme et des enfants. Le bonheur parfait pour l'homme parfait que tu étais. Je me souviens m'être dit que la vie était cruelle. Elle m'avait fait croiser ta route afin de me permettre de visualiser tout ce que je ratais, ce à côté de quoi je passais. Mais je devais me rendre à l'évidence : un homme tel que toi n'aurait jamais pu s'intéresser à une fille comme moi. Les signes que j'avais cru percevoir la veille n'étaient dus qu'à ma

fatigue et à mon état nerveux. J'avais pris mes rêves pour la réalité. Tu n'étais qu'une personne bienveillante, et c'était rassurant de constater que ça existait encore, de nos jours.

Je suis partie travailler l'âme en peine alors que le jour se levait tout juste. J'ai retrouvé ma routine habituelle en même temps que mon sourire. Les clients fidèles, ceux qui étaient pressés, craignant d'arriver en retard au bureau, les retraités, qui venaient tout de même à l'ouverture... ils étaient tous là. D'un point de vue externe, rien n'avait changé. Au fond de mon cœur, tout était différent. Mais c'était un secret que je ne révélerais à personne et que je dissimulais sous une épaisse couche d'amabilité.

Celui que mes collègues appelaient « le beau gosse » est entré dans la boutique. C'était un jeune homme qui devait avoir entre 25 et 30 ans, avec des boucles brunes, des yeux noirs, une peau mate, une barbe plus ou moins longue et des cernes plus ou moins prononcés selon les jours. C'était un interne de l'hôpital d'origine algérienne. Il venait souvent quand il sortait de garde. Je savais qu'il m'aimait bien. Il n'était pas très discret et attendait toujours pour que ce soit moi qui le serve. Nous échangeons un regard, un sourire. Il passait commande, me payait, me souhaitait une bonne journée et disparaissait jusqu'à la fois suivante. On ignorait quand.

Tout dépendait de son planning. Plusieurs filles m'avaient conseillé de l'inviter à boire un verre, un soir, mais pour une raison inconnue, je n'avais jamais osé franchir le pas. Désormais, je comprenais. Face à lui, je ne ressentais pas ce petit quelque chose qui faisait battre mon cœur plus vite. C'était un bel homme, certes, et sans doute était-il gentil, mais je n'éprouvais pas le besoin d'apprendre à le connaître. À la différence de toi, mon sauveur de la veille.

Que je devais oublier.

Que je n'arrivais pas à oublier.

À l'heure de ma pause, j'ai sorti mon portable de mon sac. En remarquant que j'avais des messages en attente, mon cœur a effectué un triple salto dans ma poitrine. Les doigts tremblants, à la fois d'impatience et de peur à l'idée de ce que j'allais découvrir, j'ai ouvert l'application. J'ai vite déchanté. Je ne connaissais pas mon correspondant.

Numéro inconnu : Bonjour. J'ai retrouvé un portefeuille et plusieurs cartes de visite sur lesquelles était inscrit ce numéro.

Numéro inconnu : Merci de bien vouloir me donner votre nom afin que je vérifie qu'il s'agit du même que sur les papiers d'identité.

Chloé : Bonjour, je m'appelle Chloé Lefabre. On m'a effectivement volé mon portefeuille hier.

Je me suis rongé les sangs pendant de longues minutes avant de recevoir une réponse.

Numéro inconnu : C'est bien vous. Quand pouvez-vous venir le récupérer ?

Chloé : Cet après-midi ?

Numéro inconnu : OK. J'habite en Allemagne.

Je me suis retenue de lui dire que je m'en doutais. Nous avons échangé plusieurs messages supplémentaires, jusqu'à ce que j'apprenne qu'il ne parlait pas français et qu'il utilisait un traducteur en ligne pour m'écrire. Il m'a donné son adresse et je lui ai promis que je passerais dans la journée. J'ai ensuite demandé à mes collègues si l'une d'elles était disponible pour m'accompagner, mais toutes avaient déjà des choses de prévues. Dépitée, j'ai réfléchi jusqu'à la fin de mon service. Ce n'est qu'une fois dans ma voiture qu'une alternative m'est apparue comme par enchantement. C'était peut-être culotté de ma part, mais c'était la dernière option qu'il me restait. Ça, ou me

rendre seule chez un homme que je ne connaissais pas et qui ne parlait pas la même langue que moi. Auquel cas, il faudrait que je prévienne quelqu'un, si jamais il m'arrivait quelque chose de fâcheux et que je ne donne plus de signe de vie. J'ai secoué la tête pour chasser ces horribles pensées et ai trouvé le courage de composer ton numéro. Tu as décroché à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— Bonjour... C'est Chloé... Vous savez... on s'est rencontrés hier...

— Chloé la vendeuse en boulangerie, alias la fille qui a crevé et qui s'est fait voler son portefeuille, as-tu plaisanté. Je crois me souvenir de vous, en effet...

J'ai compris que tu te moquais de moi, mais ça m'a soulagée que tu ne m'aies pas déjà oubliée.

— Je suis désolée de vous déranger, mais je n'ai pas trouvé d'autre solution, alors je...

— Comment puis-je vous aider ? m'as-tu interrompue.

Je t'ai remercié mentalement. Tu semblais si serein, à la différence de moi, qui étais on ne peut plus stressée.

— Vous êtes occupé, cet après-midi ?

— Ça dépend... Qu'est-ce que vous proposez ?

Mon audace me surprenait, mais pas autant que ta bienveillance. Alors je t'ai tout raconté.

— Un type m’a contactée, ce matin. Un Allemand. Il a retrouvé mon portefeuille et je dois me rendre chez lui tout à l’heure pour le récupérer. Le problème, c’est qu’il ne parle pas plus français que moi allemand et puis... je dois avouer que j’ai un peu peur d’y aller seule, mais personne de mon entourage n’est disponible pour m’accompagner...

Ta réponse ne s’est pas fait attendre.

— Je vais venir avec vous.

Mon soulagement a été immédiat.

— Merci beaucoup, ai-je soufflé en fermant les yeux.

— Rendez-vous dans une heure, sur le parking de Carrefour, à l’Île Napoléon.

— Euh... d’accord, oui. Où, exactement ?

À ma décharge, ce parking était immense. On aurait très bien pu ne jamais nous retrouver.

— On n’a qu’à dire en face du Burger King.

— Très bien. À tout à l’heure.

J’en ai profité pour apporter mon pneu crevé dans un garage et réserver un créneau afin qu’on me pose le nouveau, la semaine suivante. Puis je suis rentrée chez moi pour prendre une douche rapide et me changer. Tant qu’à faire, autant me pomponner un peu. Ce n’était pas très difficile de m’arranger mieux que la veille. J’ai enfilé un jean, ma tenue favorite, que j’ai assorti à un joli petit

haut, et j'ai attaché mes cheveux en demi-queue, les laissant pendre librement dans mon dos. Une touche de mascara et de rouge à lèvres plus tard, je démarrais en direction de nos retrouvailles.

.4.

Quand je suis arrivée sur le parking, tu étais déjà là. Impossible de manquer ton crossover Lexus noir. Comme la veille, j'ai stationné ma voiture à une certaine distance de la tienne, impressionnée. Puis je suis venue à ta rencontre, mon cœur tremblant autant que mes jambes. Tu es descendu à ton tour, le sourire aux lèvres. Contrairement à la nuit dernière, tu portais un jean, un polo et des baskets. Tu étais à tomber.

— Salut.

— Bonjour, Chloé.

Embarrassée, je ne savais pas trop par quoi commencer.

— Je vous remercie de m'accompagner.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi, as-tu répliqué.

En réalité, tu avais été mon ultime option, et j'étais sûre de te l'avoir dit, alors je n'ai pas relevé.

— On y va ?

Je t'ai indiqué ma 106, garée dans mon dos, d'un geste de la main. Tu as secoué la tête.

— Montez, je vous emmène.

Je suis restée interdite.

— Quoi ? Vous rigolez ? Non, on va prendre la mienne.

Tu as inspiré profondément avant de planter ton regard sombre dans le mien.

— Écoutez, sans vouloir vous vexer, ma voiture est un chouïa plus confortable que la vôtre, et puis, c'est une hybride, alors vous n'avez qu'à vous dire que vous faites un geste pour la planète en acceptant. En plus, hors de question qu'on fasse autant de kilomètres sur la galette. Sans compter que, si on crève, on n'aura plus de roue de secours.

Tu avais de bons arguments, j'ai vite capitulé. D'autant que je préférerais largement que tu conduises. Et puis, après tout, tu avais un GPS, ce qui nous simplifierait la tâche.

— Où est-ce qu'on va ? m'as-tu demandé en programmant notre itinéraire.

— À Lörrach.

Je t'ai donné l'adresse exacte de l'homme qui nous attendait, puis nous sommes partis. Nous avons roulé en

silence sur plusieurs kilomètres, tous les deux perdus dans nos pensées. Pour ma part, j'étais heureuse de te revoir, de passer un nouveau moment en ta compagnie, mais je ne pouvais m'empêcher de me dire que j'étais totalement irresponsable de me rendre chez un inconnu en compagnie d'un autre inconnu. Dans sa voiture, qui plus est. Combien de temps faudrait-il pour que quelqu'un se rende compte de ma disparition et lance un avis de recherche ? Pour autant, aussi fou que cela puisse paraître, j'étais certaine que tu ne me ferais pas de mal. Tu t'étais toujours montré gentil et bienveillant à mon égard.

— Alors, vous avez passé une bonne matinée ? m'as-tu questionnée pour relancer la conversation.

— Ça a été. J'ai travaillé. Et vous ?

— Pareil.

J'ai soudain pris conscience que je ne savais pas quel métier tu exerçais.

— Que faites-vous ?

Tu as hésité un bref instant.

— Je suis directeur commercial d'une entreprise pharmaceutique en Suisse.

Waouh. Dit comme ça, ça en jetait. Plus que boulangère, c'était certain. Mais ça expliquait surtout la belle voiture et le costume-cravate.

— Ah, je vois.